

genoux, et il essaya de dessiner quelques-uns des aspects du mouvant panorama qui s'offrait à ses yeux. Mais c'était toujours le toit de chaume de la maisonnette de Dinorah, ou le profil angélique de la jeune fille, qui revenaient sous ses crayons.

Sa pensée ne pouvait se détacher de cette blonde enfant qu'on appelait le *bon ange*, et, à vrai dire, il ne faisait pas de bien grands efforts pour l'en éloigner.

* * *

Le jour suivant, Olivier était sur pied avant même que les rayons obliques du soleil levant eussent baigné de leurs clartés matinales les belles campagnes de la Loire. Il quitta l'auberge et ne pouvant se présenter d'aussi bonne heure à la métairie, il alla se promener ou plutôt errer comme une âme en peine dans la campagne, cherchant tous les points élevés, tous les monticules de terrain du haut desquels son regard arrivait jusqu'aux grands arbres qui dominaient la chaumière de Dinorah.

Aussi, vers huit heures, il se dit que l'un des buts de sa visite étant de recommencer le croquis de la maisonnette, rien ne l'empêchait de se livrer à ce travail sans importuner par sa présence la blonde maîtresse du logis.

Une fois ce raisonnement subtil formulé dans son esprit, il se dirigea d'un pas rapide et délibéré vers la métairie; il fit tourner l'échalière sur ses gonds de bois, et il rentra dans l'enclos.

La première chose qu'il vit fut Dinorah, vêtue exactement comme la veille, entourée de ses poules et de ses canards auxquels elle jetait de la main droite des poignées de grains qu'elle puisait dans un petit sac suspendu à son bras gauche.

— Bonjour, monsieur ! cria-t-elle gaiement à Olivier, soyez le bienvenu : vous me voyez au milieu de ma petite famille emplumée ; je la nourris et elle me le rend.....

— Faut pas mentir, mam'zelle Norah ! s'écria Jocelyne, qui avait entendu les paroles de la jeune fille, et qui se montra sur le seuil de la chaumière. Jésus ! le monsieur croirait que nous mangeons nos poules et nos canards, et pas du tout ! quand ils sont ben gros et ben gras et bons à mettre en fricassée, vous ne voulez point qu'on y touche, et vous dites comme ça que vous les avez vus tout petiots, et que ça vous z'ferait du chagrin si on les on leu'y faisait du mal, et c'est la vérité, ma foi jurée !

— Sotte que tu es, répondit en riant Dinorah, et les œufs qu'ils nous donnent, les comptes-tu pour rien ? Tu vois bien que j'avais raison, et tu ne sais ce que tu dis.....

Puis la blonde enfant reprit en s'adressant à Olivier :

— Vous allez voir, monsieur, comme votre dessin d'hier est joli dans son vieux cadre de bois sculpté..... L'autre bordure est toute prête pour le clocher de Saint-Nazaire, puisque vous voulez absolument remplir ma pauvre maison de chefs-d'œuvre. Je jette ma dernière poignée de blé noir à tous ces affamés et je suis à vous..... nous allons entrer à l'instant.....

Ce qui fut dit fut fait, et Dinorah précéda son visiteur dans la pièce du rez-de-chaussée.

Olivier admira beaucoup le charmant cadre du dix-septième siècle, dont Mlle de Kerven avait fait les honneurs au croquis de la chaumière. Il déploya ensuite sur la table le dessin qu'il apportait ; Dinorah frappa joyeusement dans ses mains, et Jocelyne déclara d'un air grave et convaincu qu'elle n'avait jamais vu de clocher si parfaitement ressemblant.

— Dites donc, monsieur, demanda-t-elle, sauriez-vous ben tirer en portraiture la figure d'une personne, aussi en grand sur le papier qu'au naturel ? Ça doit être ben difficile tout de même à attraper ! Ah ! mais oui.....

— Je crois que je m'en tirerais à peu près..... Pourquoi cela mam'zelle Jocelyne ?.....

— Parce que, si c'était un effet de vot'bonté, de tirer ma frimousse en ressemblance, j'enverrais ma feuille à ma vieille mère grand' qui reste devers Guérande, et la pauvre vieille, elle

serait capable d'en devenir quasiment folle de contentement.....

— Jocelyne !..... Jocelyne !..... dit vivement Dinorah, quelle demande indiscrete fais-tu là, ma fille ?.....

— Eh ! laissez donc, mam'zelle Norah !..... Jésus ! si le monsieur ne veut point, il ne se gênera guère pour me répondre : *Nenni, ma foi ?* et il n'en sera pas autre chose. Mais il a l'air ben aimable tout à fait, le monsieur, ça c'est la pure vérité ! Ah ! mais oui, et je suis sûre qu'il ne dira point : *Nenni*.....

— Et vous avez bien raison, ma brave Jocelyne, nous sommes, mes crayons et moi, tout à fait à votre service, répliqua Olivier. Seulement, j'espère que si Mlle Dinorah est contente de votre portrait, elle ne me refusera pas la permission de faire le sien ?.....

— Hélas ! monsieur, murmura la jeune fille avec tristesse, je n'ai personne à qui l'envoyer, moi..... Je n'ai point de famille..... point de vieux parents à qui mon visage pourrait causer un instant de joie..... Cependant, s'il vous est le moins du monde agréable de reproduire mes traits comme étude, je vous servirai bien volontiers de modèle.....

— Et jamais plus divin modèle n'aura tenté les crayons d'un artiste ! se dit Olivier à lui-même, mais, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, il n'exprima point tout haut cette pensée.

Après un déjeuner charmant comme celui de la veille, Olivier se mit à l'œuvre. Il condamna Jocelyne à l'immobilité la plus absolue et il commença, d'après sa bonne figure souriante et bouffie, une étude que Boucher ou Vanlon n'eussent pas signée peut-être sans hésitation, mais qui possédait du moins le très grand mérite d'une complète ressemblance.

Cette étude fut remise à la Bretonne enthousiasmée qui tout aussitôt, au grand scandale de Dinorah et aux grands éclats de rire d'Olivier, plia très soigneusement la feuille de papier en huit, afin de pouvoir l'envoyer à son aïeule dans une lettre de dimension moyenne.

Le jeune homme revint le lendemain pour le portrait de Mlle de Kerven. Il y travailla toute la journée, et, le soir, il déclara qu'il était fort peu satisfait de son œuvre et qu'il faudrait la recommencer.

— Mais c'est charmant ! s'écria la blonde enfant, c'est bien plus joli que moi !

— C'est une hérésie, mademoiselle ! j'ai fait une besogne d'écolier et je me déclare inexcusable ! je ne désespère pas, cependant, et, Dieu aidant, je ferai mieux demain !

Le lendemain, nouvelle séance, nouvelle étude, nouveau mécontentement de l'artiste.

Le troisième jour, travail pareil et résultat semblable.

Dinorah ne se lassait pas de poser. Olivier ne se lassait pas de dessiner. Le portrait de la jeune fille prenait les allures de la tapisserie de Pénélope..... On ne le défaisait point chaque nuit à la vérité, mais on le recommençait chaque matin, ce qui revenait à peu près au même.

Les journées s'écoulaient avec une rapidité merveilleuse. Tout en posant et en dessinant, les jeunes gens causaient. Dinorah, confiante, et d'ailleurs n'ayant rien à cacher, racontait à Olivier le passé de sa famille et les grandeurs disparues de sa race.

De la fortune évanouie, des illustrations dont le souvenir s'effaçaient, du grand nom destiné à s'éteindre avec elle, elle ne regrettait rien ; son unique douleur était de n'avoir jamais reçu les tendres baisers d'une mère.....

Olivier se montrait moins communicatif et moins sincère. Il parlait de son père comme jouissant d'une très modeste fortune, qui cependant, grâce à la simplicité de ses goûts, lui permettait de satisfaire sa passion pour les voyages et pour les beaux-arts.

Après ces confidences réciproques, complètes d'un côté, pleines de restrictions de l'autre, l'intimité la plus innocente, mais aussi la plus parfaite, régna entre ces deux jeunes gens. Ils semblaient ne plus pouvoir se passer l'un de l'autre ; ils se parlaient de tout, excepté du sentiment nouveau qui venait de s'éveiller dans

leurs âmes, et ce sentiment, avons-nous besoin de le dire, c'était l'amour.....

Déjà Dinorah avait donné sa vie tout entière à Olivier, et pourtant, dans sa candeur divine, elle ne soupçonnait même pas qu'elle l'aimait autrement que d'une fraternelle affection.

Olivier, mieux instruit des choses de ce monde, ne s'était pas fait illusion un seul instant ; mais pas un seul instant ; mais pas un seul instant non plus, en comprenant combien il était profond son amour et combien il était partagé, la pensée infâme d'un séducteur n'avait osé se présenter à son esprit.

En se disant pour la première fois : *je t'aime !* il avait ajouté sans hésitation, avec la chevaleresque loyauté qui faisait le fond de son caractère : *elle sera ma femme !*

Dinorah était pauvre ; mais qu'importait cette pauvreté ? Olivier ne se trouvait déjà que trop riche... Douze ou quinze millions ! qu'en ferait-il, mon Dieu, lui que les charmes d'une vie obscure et simple séduisaient plus que le bruit et l'éclat, et les jouissances raffinées du luxe ?

Donc le fils de l'armateur du Havre se regardait comme le fiancé de Mlle de Kerven, sans qu'une seule parole eût été échangée entre eux à propos de leur tendresse et de leur avenir.....

Chose bizarre et charmante à la fois ! le premier aveu d'amour (aveu indirect et presque involontaire, il est vrai) fut prononcé, non par Olivier, mais par Dinorah.

Voici comment :

Une semaine s'était écoulée, puis une seconde, la troisième venait de commencer.....

Naturellement Olivier ne quittait point Saint-Nazaire, et, prétextant vis-à-vis de Maître Le Huédé les plus lointaines excursions, se rendait chaque matin à la métairie de l'ange blond, pour ne s'en éloigner que le soir.

Il savait que son père devait être inquiet et affligé de cette longue absence, qui menaçait en outre de se prolonger indéfiniment, mais dominé par un sentiment bien autrement fort, bien autrement irrésistible que l'affection filiale, il s'efforçait de ne point songer au chagrin du vieillard, et il n'y pensait en effet que lorsqu'il était seul, le soir, dans sa chambre de l'hôtellerie des Armes de Bretagne.

Un jour, en arrivant à la ferme, il trouva Dinorah assise sur un petit tertre, à l'extrémité de l'enclos, sous l'ombrage touffu des chênes.

Elle semblait doucement pensive, et sa poitrine chastement voilée soulevait à temps égaux le corsage de sa robe sombre.

Olivier, dont les pas s'assourdisaient sur le tapis de gazon épais, et qui d'ailleurs marchait avec la légèreté d'un amoureux, arriva jusque auprès d'elle sans qu'elle l'eût entendu venir, tant sa rêverie était profonde.

Il s'arrêta devant elle, les yeux fixés avec une admiration muette sur ce charmant visage incliné, et sur le royal diadème de ses nattes blondes.

Mlle de Kerven leva la tête, elle vit le jeune homme, et, sans manifester la moindre surprise, elle lui tendit la main avec un geste plein de grâce et de simplicité.

— Dinorah, lui dit le jeune homme, vous ne saviez pas que j'étais là.

— C'est vrai.

— A quoi donc pensiez-vous ?

— A vous.

— Et que pensiez-vous de moi ?

— Je ne pensais rien de vous, mon ami, je pensais à vous.....

Un instant de silence suivit cette adorable réponse, puis Olivier, s'agenouillant à demi devant la jeune fille, tira du petit doigt de sa main gauche un anneau d'or ciselé ; et le présentant à Mlle de Kerven, murmura d'une voix très émue :

— Dinorah, cet anneau était la bague de mariage de ma mère.... Si, comme je le crois, vous avez compris que je vous aimais, et si vous consentez à devenir ma femme, acceptez cette bague..... Ce sera me dire que vous me donnez votre cœur et que vous ne serez jamais qu'à moi.....

La blonde enfant attacha sur Olivier un regard dans lequel toutes les flammes d'une divine tendresse éclataient.